

A Paris Thomas Eakins : la vérité du corps

Tout nouvellement admise dans le déroulement de l'histoire de l'art, l'Amérique se cherche des ancêtres. En Thomas Eakins, elle a trouvé un peintre qui ne démerite pas de ses homologues européens, comme le montre l'exposition du musée d'Orsay.

La politique culturelle des Etats-Unis s'appuie sur un puissant pouvoir de l'argent qui sert à la promotion de ses nouveaux artistes. Depuis les années 1960, et grâce à l'indéniable force de conviction des tenants du pop art américain, l'amateur, jusqu'alors peu informé de ce qui se passait outre-Atlantique, est saturé d'informations. Il était aisé, pour les institutions, de faire valoir l'émergence d'une peinture typiquement américaine durant les années 1940-1950 où, autour de grandes figures historiques comme Pollock ou de Kooning, s'était instaurée une version déclamatoire et fort séduisante de ce qu'avaient expérimenté en France, dans les années 1930, des artistes comme Picasso, Max Ernst ou André Masson.



Variations sur le corps (« Swimming Hole », 1884-1885)

Remontant le cours de leur histoire, on a, par la suite, découvert la peinture du XIX^e siècle, marquée par un provincialisme qui faisait son charme pour autant qu'elle permettait de pénétrer dans l'esprit d'une Amérique profonde.

Thomas Eakins illustre bien cette situation d'une peinture qui, pour sortir des limites étroites assignées par le mode de vie dont

elle est une représentation, se doit d'aller à la rencontre des grands laboratoires de l'art. A l'époque, à la fin du XIX^e siècle, ce ne pouvait qu'être Paris où le jeune natif de Philadelphie vient faire un séjour de quatre ans pour fréquenter les ateliers de l'Ecole des beaux-arts, celui du peintre J.-L. Gérôme, un « pompier » au sommet de sa gloire, ou encore

Bonnat, qui l'ouvre à la peinture européenne.

Nanti de cette culture du Vieux Continent, Eakins revient dans son pays et, à son tour, y enseigne, avec des procédés novateurs comme l'étude d'après le modèle vivant et même des cours d'anatomie. D'où la justesse de ses propres variations sur le corps, en particulier dans l'exercice des sports nautiques qu'il prise particulièrement.

Ambiguïtés

Nouvelle encore l'idée d'introduire la photographie dans l'espace d'une démarche plastique. L'audace alors d'introduire un nu non mythologique dans la peinture est plus grande encore quand la photographie fixe un moment de totale réalité. Si sa facture reste académique, l'esprit de sa peinture s'aventure dans des zones plus complexes, voire ambiguës, d'une réalité sexualisée. Il donnait là la mesure d'une peinture qui voulait sortir de ses fadeurs. **Jean-Jacques LEVEQUE**

Thomas Eakins. Musée d'Orsay. Jusqu'au 12 mai. Tous les jours, sauf le lundi, de 10 h à 18 h et le jeudi jusqu'à 21 h 45, le dimanche de 9 h à 18 h. Entrée : 7 euros.

Cimaises

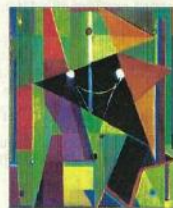


Gabriel Schmitz

Ce sont les femmes africaines et cubaines qui peuplent l'imaginaire de Gabriel Schmitz. Sur ses toiles, il les fait vivre dans d'immenses paysages désertiques, à la croisée de chemins qui semblent ne mener nulle part, devant des horizons impassibles.

Leurs silhouettes, rendues expressives par une impression de mouvement, se détachent d'un arrière-plan aux tonalités d'ocre et de bleus délicats. La manière dont Schmitz utilise la peinture à l'huile est tout à fait singulière : les contours ne sont pas cernés, le pinceau pose la matière en touches irrégulières qui provoquent une sensation de flou, de léger remous. L'artiste arrête le temps. Il se dégage de son œuvre une sérénité rêveuse.

Galerie Arcturus, 65, rue de Seine, 75006 Paris. Jusqu'au 9 mars.



Henri-Jean Closon

Le peintre belge Henri-Jean Closon (né en 1888) a traversé le siècle sans jamais tra-

A Arras

Bertini : l'épopée de la modernité

Pour fêter les 80 ans du peintre nisan Bertini. le centre Noroit.

ment lui donner un nouveau visa-

Cimaises



Gabriel Schmitz

Ce sont les femmes africaines et cubaines qui peuplent l'imaginaire de Gabriel Schmitz. Sur ses toiles, il les fait vivre dans d'immenses paysages désertiques, à la croisée de chemins qui semblent ne mener nulle part, devant des horizons impassibles.

Leurs silhouettes, rendues expressives par une impression de mouvement, se détachent d'un arrière-plan aux tonalités d'ocre et de bleus délicats. La manière dont Schmitz utilise la peinture à l'huile est tout à fait singulière : les contours ne sont pas cernés, le pinceau pose la matière en touches irrégulières qui provoquent une sensation de flou, de léger remous. L'artiste arrête le temps. Il se dégage de son œuvre une sérénité rêveuse.

*Galerie Arcturus, 65, rue de Seine,
75006 Paris. Jusqu'au 9 mars.*